

leur niveau de vie et leur emploi, et la conquête du pouvoir central, seule solution radicale à leurs problèmes. Il s'agit non seulement de mener les luttes du jour, mais de préparer celles du lendemain en éduquant l'organisation révolutionnaire aux tâches qui l'attendent, en semant parmi les travailleurs les plus conscients de la classe les idées qu'ils assimileront lentement, s'approprient, et grâce auxquelles ils seront peut-être à la hauteur de leurs tâches futures. Dans cette optique, la question de savoir si un mot d'ordre est réformiste ou révolutionnaire, intégrable ou pas, paraît considérablement abstraite. Les mots d'ordre tirent leur valeur de la réponse qu'ils donnent aux circonstances concrètes ; ils valent par l'organisation qui les défend contre la déformation et la récupération, par la compréhension qu'ils rencontrent dans de larges masses ; ils valent non comme des buts mais comme des moyens, des relais vers la prise en charge d'objectifs plus élevés et plus audacieux.

Mais les victoires remportées sur ces mots d'ordre, même précaires, ne sont pas indifférentes. Si une avant-garde minoritaire peut tirer les leçons des luttes, de l'histoire et en garder le souvenir, pour les larges masses, c'est autour des conquêtes, même partielles que se cristallise la mémoire des luttes passées et l'enrichissement qui en a résulté pour la conscience de classe. Il dépend des révolutionnaires que ces souvenirs soient des braises destinées à allumer de nouveaux brasiers et non des cendres tristement tisonnées.

12) Cette guerre de classe prolongée au cours de laquelle se préparent et s'aggravent les forces du prolétariat, débouche sur des périodes de crise révolutionnaire.

Le pouvoir de la bourgeoisie vacille sous la poussée des forces productives qui mine les rapports de production capitalistes. Les masses secouent le joug qui pèse sur elles. Elles gagnent en insolence et veulent faire payer les années d'oppression et d'humiliation subies. Les deux forces principales de la société, bourgeoisie et prolétariat, se dressent face à face. Les classes intermédiaires qui hésitent et oscillent doivent choisir leur camp.

La grève est l'arme des travailleurs décidés à résister à l'exploitation capitaliste. En arrêtant le travail, ils refusent de continuer à produire de la plus-value au profit des patrons. Dans une période de crise révolutionnaire, la grève se fait générale. La bourgeoisie affaiblie par la paralysie économique doit remettre en marche par la force certains secteurs de la production. Dans les usines occupées, pour se prêter main forte d'entreprise à entreprise contre ces attaques, les travailleurs passent du simple piquet de grève armé aux détachements d'autodéfense motorisés. Puis, pour résister aux attaques surprises, prévenir les complots de la bourgeoisie, s'organise de plus en plus une véritable milice ouvrière équipée et centralisée.

Mais pour se nourrir, s'armer, approvisionner leurs moyens de locomotion, les travailleurs sont conduits à remettre en marche à leur propre compte et sous le contrôle des comités de grèves certaines entreprises. La grève devient active. A travers l'occupation des usines, la constitution de milices, la formation de comités de ravitaillement sur les quartiers, un véritable pouvoir prolétarien se constitue face au pouvoir bourgeois qu'il menace d'étouffer. Dès lors la question est posée : qui l'emportera ?

Elle ne peut être tranchée que par l'insurrection armée, la saisie par les travailleurs des stocks d'armes, des arsenaux, des moyens de communication, des centres d'information. Savoir si cette insurrection sera sanglante ou pas dépend de l'état des forces bourgeoises et du prix auquel le capital est prêt à faire payer sa vieille peau. Cela dépend aussi de tout le travail antérieur des organisations révolutionnaires, en particulier de leur travail de sape et de désagrégation au sein de la police et de l'armée. De l'armée surtout qui, dans sa masse d'appelés, n'est autre que le rassemblement de fils d'ouvriers et de paysans sous l'uniforme et qui peut par pans entiers basculer aux côtés des forces ouvrières.

Mais tant que la révolution, même victorieuse, demeure enfermée dans le cadre national, il reste possible à la bourgeoisie mondiale de venir à la rescousse des patrons

locaux ; d'armer et de financer des foyers contre-révolutionnaires ; d'étouffer la révolution par un blocus économique. Dans ce cas les milices ouvrières se transforment en Armée Rouge capable de supporter les tâches imposées par une guerre civile contre-révolutionnaire.

Une organisation révolutionnaire digne de ce nom doit, à sa mesure, se préparer à l'ensemble de ces tâches. Elle ne peut concevoir les périodes de légalité que comme des trêves que la bourgeoisie remettra en cause dès qu'elle se sentira davantage menacée. Elle doit sélectionner en conséquence ses militants afin qu'ils soient tous capables de participer à l'élaboration de sa stratégie. Elle doit être suffisamment centralisée pour posséder la discipline nécessaire à une grande mobilité dans l'application tactique de cette stratégie. Elle doit tendre à l'organisation de type léniniste, démocratiquement centralisée, capable de combiner le travail légal et le travail illégal.

13) Aux diverses phases de la mobilisation ouvrière correspondent des degrés divers de maturité des masses. A un niveau élémentaire, elles se contentent de se défendre contre les atteintes répétées à leur sécurité et à leur niveau de vie. Puis elles contestent le système lui-même qui est à la source de leurs maux. Enfin elles le mettent en accusation et sortent de la passivité pour entreprendre la lutte pour le pouvoir qui passe par l'armement du prolétariat.

Les revendications de contrôle ouvrier occupent une place charnière dans ce passage de la défensive à l'offensive. Elle sont le meilleur pont entre les revendications immédiates et la lutte pour le pouvoir.

Les opportunistes veulent assimiler le contrôle ouvrier à la gestion ouvrière de l'entreprise dans un cadre qui reste capitaliste.

Les puristes dogmatiques assimilent le contrôle ouvrier à la prise du pouvoir pure et simple.

Le contrôle ouvrier n'est ni l'un ni l'autre. Il représente la surveillance active et organisée du prolétariat sur la gestion patronale. Il ouvre une dualité de pouvoir dans l'entreprise, du fait que le patron n'est plus tout à fait le maître dans son usine. Le contrôle ouvrier a une dynamique d'élargissement et de généralisation. Il appelle le contrôle des stocks, des ventes, des investissements, et donc la liaison avec les organes de contrôle d'autres branches et d'autres régions. Il a pour horizon et comme logique interne la constitution d'une dualité de pouvoir à l'échelle nationale et l'affrontement pour le pouvoir central. Il représente donc la revendication par excellence d'une période pré-révolutionnaire.

Ces dernières décennies, la troisième révolution industrielle a impliqué pour les capitalistes un raccourcissement du cycle de reproduction du capital fixe et une accélération du rythme d'innovation technologique. Avec pour résultat la nécessité pour les trusts de planifier de façon précise l'amortissement de leurs investissements, l'accumulation de nouveaux capitaux, et de tendre à une programmation économique nationale et internationale. Lorsque la tendance générale actuelle à l'inflation coïncide avec l'innovation technologique rapide, l'attention des travailleurs se déplace inévitablement vers les questions d'organisation du travail, de formes de rémunération, de rythmes de cadences, de sécurité de l'emploi, d'orientation des investissements. Le centre de gravité de la lutte des classes se déplace des problèmes de répartition du revenu national vers le problème des rapports de production capitalistes eux-mêmes. Le travail n'accepte plus que le capital soit le maître des usines et de l'économie. Il n'accepte plus la logique du profit qui est celle de l'économie capitaliste. Cette situation met plus que jamais à l'ordre du jour les revendications de contrôle ouvrier.

Ces revendications sont celles d'une période d'instabilité où le prolétariat est assez fort pour ouvrir le procès de la gestion capitaliste. Le travail de propagande préalablement effectué par l'avant-garde doit permettre la pénétration de ces mots d'ordre dans les masses.

Les spontanéistes croient que les masses trouveront elles-mêmes, le moment venu, les solutions révolutionnaires.

Les sectaires dogmatiques croient qu'il suffit de construire une organisation blindée pour que, le grand soir venu, les masses se rallient à son panache. Ce qui n'est